

VOLCAN

N°108

Juillet - Août - Septembre 2020

Abonnement annuel : 20€

Tirage : 4500 exemplaires

Communes

Alleyras
Arlempdes
Barges
Cayres
Cheylard-l'Évêque
Costaros
Coucouron
Lachapelle-Graillose
Lafarre
Lanarce
Landos
Langogne
Lavillatte
Le Bouchet-St-Nicolas
Le Brignon
Le Plagnal
Lesperon
Naussac-Fontanes
Pradelles
Rauret
St-Alban-en-Montagne
St-Arcons-de-Barges
St-Etienne-du-Vigan
St-Flour-de-Mercoire
St-Haon
St-Paul-de-Tartas
Vielprat



Alexandra Arligas

Arlempdes

Page 26 : Monument aux morts

Association LAVE (entre Loire et Allier pour Vivre Ensemble) - Rue du jeu de Paume - 43420 Pradelles
Courriel : journalvolcan@gmail.com - Facebook : Journal Volcan



L'ombre commun

L'ombre, ou ombre commun (*Thymallus thymallus*), est un poisson de la famille des Salmonidés, plus précisément de la sous-famille des Thymallidés.

Ce poisson qui peuple certaines de nos rivières est souvent confondu avec les «poissons blancs» (chevesnes, gardons, ablettes...), dont il partage le biotope. Poisson emblématique, il est très apprécié des pêcheurs spécialistes, davantage pour sa rareté, sa discrétion, sa beauté singulière et sa combativité lors des captures, que pour sa chair.

En France, l'ombre peuple les rivières de taille moyenne, suffisamment profondes, ayant la particularité d'être fraîches et bien oxygénées. L'ombre peuple, bien que sa population décroisse d'année en année, les rivières les plus qualitatives en zone «Volcan». Ainsi si vous, ou l'un de vos proches, pratiquez la pêche (l'ombre se pêche surtout à la mouche ou au toc), peut-être savez-vous qu'il est possible de le rencontrer dans : la Loire (en amont du Puy), l'Allier, le Chapeauroux, l'Espezonnette ou encore le Langouyrou.

Poisson migrateur, il fut constaté qu'à partir des années 70, en Europe, son aire de répartition a commencé à diminuer significativement. Aujourd'hui, l'espèce est considérée comme vulnérable, et les raisons de ce déclin s'expliquent principalement par la détérioration de son habitat (pollution et qualité de l'eau, frayères colmatées, continuité des cours d'eau perturbée...). En effet, l'espèce patrimoniale, faisant l'objet d'un statut de protection relativement important, est particulièrement sensible à l'environnement. Si bien qu'elle est devenue un indicateur de la qualité du milieu aquatique dans lequel elle évolue.

Habitat, mode de vie et caractéristiques

Animal grégaire, l'ombre commun vit en banc et il est surtout présent dans les grands plats courants des rivières larges. Il convoite particulièrement les eaux fraîches présentant des zones profondes et décloisonnées. L'ombre est un poisson rhéophile, c'est-à-dire qu'il est tout à fait possible qu'il se place en plein courant rapide.

L'espèce est considérée comme migratrice (en eau douce). Sa vie durant, il changera de zones suivant ses besoins. Ainsi il ira dans des zones différentes pour s'alimenter, se reproduire, se reposer ou se réfugier. Par exemple, sa reproduction (de mars à mai) a lieu sur des portions de rivières à fond graveleux, comme l'Allier et le Chapeauroux.

Se confondant relativement bien avec le fond des rivières grâce au mimétisme parfait de sa robe, il est parfois difficile de le repérer dans l'eau, la seule chose qui permette de le distinguer est alors son ombre, d'où son nom. Hors de l'eau l'ombre est facilement reconnais-

sable grâce à sa nageoire dorsale particulièrement développée, que l'on appelle aussi «étendard».

Bien qu'il y ait encore plusieurs cours d'eau, en Haute-Loire, en Lozère et en Ardèche où sont présentes de belles populations d'ombres communs, force est de constater que l'espèce est bien moins prolifère et moins répandue que dans le temps, où les captures étaient beaucoup plus nombreuses.

Alors, quelles peuvent être les causes de déclin significatif en quelques années ? La pollution, qui affecte la qualité des eaux ? Sans doute, l'aire de sa répartition s'amenuise à mesure que la pollution grimpe. Peut-être également les attaques de «nouveaux» prédateurs, coriaces, tels les cormorans ? D'autant plus qu'à l'inverse de la truite, (que l'on rencontre volontiers dans les mêmes rivières que fréquentent les ombres) ces derniers ne se «cavent» pas, c'est-à-dire qu'ils ne se réfugient pas sous les pierres, mais restent plutôt à découvert, et donc à la merci des prédateurs.

Le fait est que l'espèce est en déclin, et que, comme pour n'importe quelle espèce vivante disparaissant à cause de l'altération accélérée de notre environnement, cela me semble bien triste et assurément injuste. Des efforts sont cependant entrepris, et à sauver, en vue de soutenir les populations locales (taille et quota de capture stricts) et réhabiliter les milieux dégradés, voire de repeupler les cours d'eaux propices, mais ces mesures seront-elles suffisantes ? Pas sûr que l'homme fasse aussi bien que la nature...



Langogne : les mines d'uranium - 2^{ème} partie

Le traitement des minerais

Le minerai du Cellier partait par le train à la gare de Langogne et était traité par le CEA, en Vendée ou dans la région de Limoges, qui en assurait la gestion. Dans les années 60, l'entreprise abandonna le transport ferroviaire pour adopter le transport routier ; 35 camions se relayaient pour expédier le granit.

Les différents gisements sont plus ou moins riches en uranium selon le lieu. Au Cellier, à l'époque on trouvait 2kg d'uranium pour 1 tonne de matière stérile. A la Pierre Plantée, la teneur en uranium était plus riche (3 ou 4kg à la tonne), le Villeret était plus pauvre (moins de 1kg pour 1 tonne).

A partir de 1970, avec l'approbation du commissariat à l'énergie atomique, suite aux essais de lixiviation prometteurs, une usine de traitement est créée pour réduire le transport de l'uranium en fabriquant de l'uranate de magnésie, directement sur le site du Cellier. Le minerai est traité dans deux usines, la première transforme l'uranium en uranate puis la seconde en uranate de magnésie.

Des fosses sont remplies de minerai, arrosé d'acide sulfurique qui attaque l'uranium. Au terme de 15 jours de traitement, les solutions d'uranium sont récupérées et mises en bidon. Un problème se pose alors, l'acide sulfurique attaque l'uranium mais aussi le fer et le magnésium ; un solvant sélectif est alors utilisé pour dissocier l'uranium du fer et du magnésium. À partir des années 80, à Villeret, il fallut faire preuve d'ingéniosité. A l'intérieur de grands amas de minerai, ils placèrent des tuyaux percés, injectant de l'intérieur l'acide qui séparait l'uranium.

La mine de la commune «Les Bondons»

De nouvelles recherches sur la concession de Grandrieu, de 1985 à 1990, n'ont pas permis de trouver

de nouveaux indices. Le gisement des Bondons a été mis en exploitation au début de l'année 1987 pour s'achever en septembre 1989. L'importance des travaux routiers à réaliser et la distance entre les Bondons et le Cellier rendaient l'expérience hasardeuse. Décidé en partie pour éviter une fermeture trop brutale du site du Cellier, l'exploitation fut pourtant un succès technique incontestable avec la mise en oeuvre de l'informatique pour assurer un bon tri des minerais.

La fin des mines

Au terme de 35 ans d'exploitation, les différentes carrières ont fermé progressivement ; la matière stérile sera réutilisée pour «reboucher les trous» au Cellier ; pour celui de la Pierre Plantée en 1987, ils n'eurent pas beaucoup à faire car tout était bétonné au fur et à mesure

des travaux. Le remodelage complet a été terminé au printemps 1991, il est devenu alors difficile d'imaginer que près de vingt millions de tonnes de matériaux ont été manipulés dans ces différents secteurs.

Actuellement Areva est propriétaire du site où il ne reste plus de traces du passage de ces nombreux employés : mineurs, chefs de chantier, ingénieurs, plâtriers-peintres, chauffeurs... Une épopée qui repré-



Premières expéditions des minerais : chargement en gare de Langogne sur des wagons plats à destination de l'usine CEA de «Mortagne-sur-Sèvres» (Division de Vendée)

senta une page importante pour Langogne et ses habitants.

Le bilan de ces années de travail fut assez fructueux : 2500 tonnes d'uranium furent récoltées au Cellier ainsi qu'au Villeret, 1200 tonnes à la Pierre Plantée et 500 tonnes aux Bondons. Il y eut des hauts et des bas, la crise du pétrole, la concurrence américaine, mais cette entreprise a su mener à bien son projet



Le site du Cellier à la fin des années 70 avec l'usine Pulpe. On voit à l'arrière-plan gauche, le nouvel atelier mécanique



Le site des Bondons en 1987

et donner du travail à un grand

nombre de Langonais.

Actuellement, en parallèle de l'utilisation de l'uranium dans les centrales nucléaires, un nouveau projet est en cours de recherches. Le projet ITER, permettrait la création d'électricité par l'énergie de fusion, il porte sur la fabrication d'un réacteur thermonucléaire expérimental international. Ce gigantesque projet accueille près de 35 pays comme la

Chine, l'Inde, le Japon, la Corée, la Russie, les États-Unis et des pays de l'Union Européenne...

Le centre de recherche se situe en France, dans les Bouches-du-Rhône à Cadarache. Un projet de grande envergure pour la création d'énergie non génératrice de gaz à effet de serre. La réussite du projet reste cependant incertaine mais apporterait des résultats sur

l'utilisation de la fusion comme source de production d'énergie sur terre dans les prochaines décennies.

La transformation de l'uranium sera peut-être remplacée par d'autres techniques, cependant il faudra beaucoup de temps avant d'obtenir des résultats concrets, alors que les ressources mondiales d'uranium s'amoindrissent.

A suivre...

Portrait

Article de Jean-Marc Gardès, photo de Michel Rissoan ©

Génies du plateau Ardéchois

Marius Lhermet-Vallier est né dans la petite commune d'Issanlas à la fin du XIX^{ème} siècle, en 1895.

Après des études religieuses en Ardèche, il sera frère des Écoles Chrétiennes en Afrique du Nord, puis ensuite en Espagne, avant d'être ordonné prêtre en 1941. Il commencera à exercer son ministère dans la paroisse de Hermigua (Canaries - Espagne).

Précurseur en matière de formation, il va contribuer à l'alphabétisation de la jeunesse sur l'île de la Gomera. Excellent gestionnaire, il structurera et développera un centre d'enseignement d'avant-garde à Hermigua : l'académie Cristo Rey. Ibérisé, ce centre porte aujourd'hui son nom : le C.E.O. Mario Lhermet.

Son oeuvre éducative et humanitaire sera reconnue dans ce pays, puisqu'elle lui vaudra d'être nommé « fils adoptif » d'Hermigua. Toujours reconnaissante, après sa mort survenue en 1980, la municipalité espagnole offrira un buste du prêtre ardéchois à la commune d'Issanlas. On peut aujourd'hui le voir, posé sur une stèle qui rappelle son souvenir, dans la petite église ardéchoise.

M. Clovis Varaud, dit Bésigogne, inventeur né au Béage au siècle dernier (1906-1974).

Cet original, toujours habillé de noir, qui semait l'effroi parmi les jeunes enfants et se déplaçait sur un vélo à plusieurs vitesses de sa fabrication, à une époque où les automobiles étaient encore rares sur le plateau, fit un jour parler de lui.

Voici l'affaire, telle que l'a rapportée M. Ernest Teyssier à Cyprien Gineys ⁽¹⁾. M. Gardès, chauffeur au Béage, assurait la liaison quotidienne de ce village à la ville-préfecture de la Haute-Loire avec un car qui s'es-soufflait dans toutes les côtes.

L'âge du véhicule n'était pas en cause car ce défaut avait été remarqué sur tous les cars de la même marque. Le chauffeur crut bon d'en parler un jour au cycliste illuminé et, après quelques réglages, celui-ci eut tôt fait de remédier à ce défaut et de rendre toute sa puissance au véhicule de transport en commun.

L'affaire ne passa pas complètement inaperçue. Au point qu'un jour, un ingénieur de la marque aux chevrons, car les cars étaient fabriqués par la société Citroën, remarqua la salutaire transformation et s'enquit



de savoir qui en était l'auteur. Il se rendit alors au Béage, à la recherche de Bésigogne, mandaté par sa maison pour le recruter en qualité d'ingénieur. Modeste, et fier à la fois, celui-ci déclina la proposition qui lui était faite avec ces mots : « *Moi, je suis inventeur, je ne travaille pas pour les autres !* ». Peut-être le « béageois » préféra-t-il garder sous les yeux les vastes horizons du plateau que de partir travailler dans une usine d'un grand centre industriel ?

On prête une autre invention à l'ingénieur inventeur. Était-ce pour s'élever au-dessus de l'horizon ? On assure que celui-ci aurait fabriqué un avion, en bois, qu'il aurait fait voler au Chabanis, dans un quartier du Béage, en compagnie de Pierre Laurent. Si l'avion quitta bien le sol, on dit encore que le vol fut de très courte durée...

M. Varaud termina sa vie dans la commune voisine du Lac d'Issarlès, non sans avoir, sans doute à son corps défendant..., transmis son surnom à tout inventeur original du haut plateau...

Nos sources : (1) Sur ces deux histoires vraies, voir Cyprien Gineys : « En Ardèche au pays des sources de la Loire ; dictionnaire des familles », Éditions et Régions, La Bouquinerie, Valence, 2017.